

LE VAMPIRE

RANPO EDOGAWA

LE VAMPIRE

UNE ENQUÊTE DE KOGORÔ AKECHI

Traduit du japonais et annoté
par Sophie Bescond

L_ÉCRITOIRE

COLLECTION

ALIBI

Pour les mordus de frissons sanglants et d'enquêtes à rebondissements, la collection pour tous les amateurs de thrillers, polars, romans noirs ou à énigmes.

RANPO EDOGAWA

De son vrai nom Hirai Tarô, il est né le 21 octobre 1894, sous l'Ère Meiji, dans la ville de Nabari. Après avoir terminé ses études de gestion à l'université, il entre dans la vie active en changeant sans arrêt de travail jusqu'à l'écriture de son premier récit, *Nisen Dôka* (« La pièce de deux sen »), en 1923, qui marquera le début de sa carrière littéraire. Intéressé par la logique, il fait souvent allusion dans son œuvre à Sherlock Holmes, Arsène Lupin, Vidocq, mais c'est surtout un grand admirateur d'Edgar Poe. Le nom de plume « Ranpo Edogawa » est d'ailleurs un anagramme du nom « Edgar Allan Poe ». Ses récits mêlent ainsi subtilement enquêtes policières et ambiance fantastique, ponctués d'éléments macabres, sordides ou érotiques, voir parfois carrément sadiques. Même si chez Ranpo Edogawa les crimes les plus étranges finissent toujours par être expliqués de manière rationnelle, cette atmosphère glauque où l'ancien côtoie la modernité, où le Japon traditionnel côtoie un mode de vie à l'occidentale, revêt chaque récit d'un charme envoûtant.

Des criminels au visage monstrueux, à faire douter de leur appartenance à la race humaine, surgissent dans la nuit avant de disparaître comme par magie au détour d'un couloir. Le couloir d'une de ces fameuses résidences d'un autre âge qui se dressent dans un coin du Tôkyô moderne comme figées dans le temps, avec leurs airs de maisons hantées et leurs corridors sans fin... sans oublier leurs vieux puits si commodes pour dissimuler un crime. Y mettre les pieds, c'est comme pénétrer dans une autre dimension. Tout comme pénétrer dans l'univers de ces grandes familles riches qui semblent vivre comme au siècle passé, vestiges d'une époque révolue : elles semblent appartenir à un monde qui nous échappe, mais manque de veine pour le détective, chaque fois qu'un crime est commis, c'est presque toujours chez les bourgeois – là où il y a de l'argent, et surtout des secrets honteux à dissimuler, amorçant l'engrenage de la vengeance.

Maître incontesté du polar mystérico-fantastique, Ranpo Edogawa est celui qui par ses écrits a imposé ce genre de littérature au Japon, où après la Seconde Guerre Mondiale, il a créé le prix littéraire qui porte son nom et vise à récompenser les meilleurs auteurs de thrillers fantastiques. Il est décédé en 1965 d'une hémorragie cérébrale.

CHAPITRE 1 : LE DUEL

Sur une table étaient posés deux verres à vin, remplis chacun au huit-dixième d'un liquide transparent comme de l'eau claire. Au huit-dixième exactement, comme si on avait utilisé pour mesurer leur contenu un doseur d'une précision mathématique. Les verres étaient absolument du même modèle ; quant à leur position, ils ne déviaient pas d'un millimètre du centre de la table, comme s'ils y avaient été placés à l'aide d'un outil de géomètre.

Si un enfant gourmand s'était trouvé là, à comparer les verres de toutes ses mirettes en se demandant quel choix serait le plus avantageux pour lui, peu importe le temps écoulé, nul doute que même lui ne serait pas parvenu à se décider.

Ces verres, par l'égalité trop maniaque de leur contenu, de leur apparence, et jusqu'à celle de leur position, donnaient une impression indéfinissable qui confinait à l'étrange.

De part et d'autre de cette table, deux grandes chaises de rotin se faisaient elles aussi strictement face, dans le même souci de totale équivalence, et deux hommes y étaient assis, d'une manière si

parfaitement correcte que l'on aurait dit des poupées.

Cela se passait au tout début de l'automne – il restait encore bien du temps avant que les feuilles des arbres ne commencent à rougir – à la source chaude de Shiobara, dans le couloir du deuxième étage de l'auberge A. de Shionoyu. Par la baie vitrée laissée ouverte, un paysage verdoyant se déroulait à perte de vue ; au-dessous de la fenêtre, le regard tombait sur le long toit du corridor en zigzag qui menait au bassin d'eau chaude ; au loin, entre les branches des arbres d'un bois luxuriant, on apercevait par intermittence le ruban de la rivière Kanomata. Le ronronnement ininterrompu de son flot rapide avait de quoi engourdir le cerveau.

Les deux hommes, curistes, étaient venus séjourner dans cette auberge à la fin de l'été et ne l'avaient pas quittée depuis. L'un était un gentleman d'âge moyen, dans les trente-cinq ou trente-six ans, grand et maigre, dont le pâle visage était si allongé qu'il en avait presque l'air idiot. Quant à l'autre, c'était un beau jeune homme qui ne devait pas avoir plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans – et encore, le qualifier d'éphèbe aurait peut-être été plus approprié. Pour le décrire de la manière la plus brève, disons qu'il ressemblait un peu à une

version japonaise de l'acteur Richard Barthelmess¹, mais avec une physionomie candide plutôt qu'intelligente, même s'il paraissait l'être aussi. Comme il faisait un peu froid, chacun des deux hommes avait enfilé la robe de chambre de l'auberge par dessus son kimono d'été.

Si les deux verres à vin paraissaient bien étranges, les deux hommes qui les contemplaient fixement n'avaient rien à leur envier.

Bien qu'ils fissent tout leur possible afin de ne pas laisser transparaître le trouble qui les habitait, leur visage était blême, leurs lèvres livides et desséchées, leur souffle entrecoupé, et seul leur regard rivé sur les verres brillait d'un éclat singulier.

« Allez, choisis le premier. Prends l'un de ces verres. Comme promis, j'ai versé une dose de poison mortel dans l'un des deux avant ton arrivée. C'est moi qui l'ai préparé. Je n'ai pas le droit de choisir le premier, car rien ne te garantit que je n'ai pas gravé sur l'un des verres un signe distinctif indétectable pour toi », expliqua le gentleman d'âge mûr d'une voix basse et enrouée. Il s'exprimait d'une manière extrêmement lente, comme s'il craignait de s'empêtrer dans ses paroles.

Son bel adversaire acquiesça d'un bref signe de tête et tendit la main droite vers la table, afin de choisir le terrible verre qui allait sceller son destin.

Les deux contenants paraissaient strictement identiques. Que le jeune homme opte pour le verre de droite ou pour celui de gauche, c'était uniquement au soin du hasard qu'il s'apprêtait à confier son existence : une fois les dés jetés, il ne serait plus possible de revenir en arrière.

Bientôt, des gouttelettes d'une sueur grasse commencèrent à perler sur le front et à la racine du nez du malheureux garçon.

Les bouts des doigts de sa main droite s'agitaient dans le vide dans sa hâte de l'approcher de l'un des deux verres. Cependant, quelle que fût son impatience mentale, ses doigts, eux, semblaient refuser de lui obéir.

Au même moment, le gentleman souffrait un calvaire encore plus terrible que celui qu'endurait le jeune homme. Car *lui* savait avec certitude lequel était le « Verre de la Mort ».

Sa respiration se modifiait au gré des hésitations du jeune homme dont les doigts s'avançaient tantôt à droite, tantôt à gauche. Son cœur battait à un rythme désordonné, comme s'il allait avoir une attaque.

« Dépêche-toi ! finit par hurler le gentleman, incapable d'en supporter davantage. Tu es un lâche. Tu essayes de découvrir quel verre est empoisonné grâce aux expressions de mon visage. C'est déloyal ! »

À ces mots, le jeune homme réalisa que, de manière inconsciente il est vrai, son impatience à éviter le verre empoisonné l'avait conduit à analyser ignominieusement les infimes changements d'expression de son adversaire. La honte de cette découverte le fit blêmir encore davantage.

« Fermez les yeux, bredouilla-t-il. C'est vous qui êtes cruel à fixer chaque mouvement de mes doigts comme vous le faites. Fermez les yeux. Fermez les yeux ! »

Sans rien dire, le gentleman d'âge mûr obtempéra. Car il avait compris que garder les yeux ouverts ne ferait qu'aggraver leur souffrance mutuelle.

Le moment était finalement venu où le jeune homme devait absolument faire son choix. Bien que ce fût la morte-saison, cela ne signifiait nullement que personne à l'auberge ne pouvait les voir. S'ils traînaient trop, quelqu'un risquait d'intervenir, ce qui aurait été plutôt ennuyeux.

Rassemblant son courage, d'un geste plein d'énergie, il tendit la main droite.

Quel étrange duel se déroulait donc là ! Mais il faut dire qu'à une époque où l'État interdisait désormais ce type d'affrontement, les deux hommes ne disposaient plus que de cet unique moyen pour se mesurer l'un à l'autre. S'ils avaient usé d'épées ou de pistolets comme dans l'ancien temps, à peine son adversaire abattu, le vainqueur aurait été à son tour exécuté pour meurtre. Dans un tel cas, le duel perdait bien sûr sa raison d'être.

C'est ainsi que les deux hommes avaient eu l'idée de ce duel au poison, nouveau genre adapté à cette époque moderne. Chacun d'eux avait pris soin de rédiger un testament dans lequel il annonçait son « suicide » et conservait dans sa poche intérieure. Une fois bu le contenu de leur verre, ils avaient convenu de retourner chacun dans leur chambre et de se glisser dans leur futon afin d'y attendre tranquillement victoire ou défaite. Ils s'étaient montrés leur testament l'un à l'autre, s'assurant ainsi qu'il n'y avait nulle tricherie.

Dans cette station thermale, les deux hommes avaient rencontré la femme de leur vie. Ils étaient tombés amoureux à en cracher du sang. À leurs yeux, cette rencontre était assurément celle qu'on

ne fait qu'une seule fois dans son existence d'homme. Ce fut le départ d'une lutte amoureuse acharnée confinant à la folie ! Jour après jour, leur séjour à l'auberge s'était prolongé ; mais un mois avait finalement passé sans qu'aucun d'eux ne soit parvenu à prendre l'avantage.

Si la dame de leurs pensées n'était indifférente ni à l'un ni à l'autre, le temps s'écoulait sans qu'elle se décide à arrêter définitivement son choix. Pratiquement à chaque heure du jour, les deux malheureux se voyaient donc contraints de passer alternativement de la vanité la plus douce à une jalousie à se déchirer la poitrine. Désormais, ils n'en pouvaient plus. Si la dame ne choisissait pas, il ne leur restait plus qu'à décider eux-mêmes. Qui donc allait se retirer ? Impensable pour l'un comme pour l'autre. Alors, il fallait un duel. Pourquoi ne pas s'affronter courageusement dans une lutte à mort, comme les chevaliers du temps jadis ? C'est la conclusion à laquelle les deux amoureux transis avaient fini par aboutir. Le comble de la folie, bien que cela ne prêtât pas à rire.

Fusao Mitani (ainsi se nommait le beau jeune homme) saisit finalement le verre situé à sa droite. Fermant les yeux, il souleva de la table le récipient

froid. Impossible à présent de faire demi-tour. Comme s'il craignait d'hésiter au dernier moment, il porta vivement le verre à ses lèvres. Son pâle visage aux yeux clos s'inclina vers le plafond tandis qu'il rejetait vigoureusement la tête en arrière. Le liquide s'écoula entre ses dents. Sa pomme d'Adam tressauta alors qu'il l'avalait.

Un long silence s'installa.

Jusqu'à ce qu'un bruit curieux parvienne aux oreilles de Mitani, qui n'avait toujours pas ouvert les yeux. Mêlé à l'écho des flots tempétueux de la rivière Kanomata, on entendait ce qui ressemblait au râle d'un asthmatique. La respiration de son adversaire.

De surprise, Mitani ouvrit les yeux.

Que se passait-il donc ? Le gentleman d'âge mûr, Michihiko Okada, avait l'air d'un monstre avec ses yeux qui lui sortaient de la tête et fixaient le verre restant comme s'ils allaient le transpercer. Ses épaules tremblaient de manière anormale, ses narines blêmes engluées de sueur étaient agitées de tics sinistres, sa respiration d'agonisant donnait l'impression qu'il allait perdre conscience et s'effondrer d'un moment à l'autre.

Jamais encore de toute sa vie le jeune Mitani n'avait vu exprimer une peur aussi intense.

Cela sautait aux yeux, qu'il avait gagné, que le verre qu'il avait choisi n'était pas celui contenant le poison.

Se levant de sa chaise en titubant, Okada sembla sur le point de prendre ses jambes à son coup mais parvint de justesse à se maîtriser. Il s'effondra sur son siège, vidé de ses forces. En un instant, ses joues terreuses s'affaissèrent. Sa respiration précipitée ressemblait à un sanglot. Ah, quelle bataille pitoyable il livrait là ! Néanmoins, il finit par se saisir de la coupe empoisonnée.

Lentement, lentement, il l'approcha de ses lèvres sèches de sa main tremblante.

Le gentleman Michihiko Okada avait beau savoir que son verre contenait le poison, en sa qualité de duelliste, il lui fallait le boire. Cela n'empêchait pas sa main de trembler misérablement, trahison envers son héroïsme pathétique, si bien qu'une partie du liquide se renversa sur la table.

Quant à Mitani, effrayé lui-même par la nature de ce qu'il venait de boire, il assistait aux souffrances d'Okada sans paraître le moins du monde réaliser que c'était ce dernier qui avait tiré le mauvais numéro, s'imaginant simplement que le gen-

tleman était terrorisé à l'idée d'avoir peut-être joué de malchance.

Okada ne cessait de porter vigoureusement le verre jusqu'à sa bouche mais finissait toujours par s'arrêter net sitôt parvenu à un pouce de ses lèvres, comme bloqué dans son élan par une main invisible.

« Ah, comme c'est cruel », ne put s'empêcher de murmurer Mitani en détournant la tête.

Ces paroles réveillèrent d'un coup l'hostilité de son adversaire. Une expression terrible sur son visage tourmenté, rassemblant ses dernières forces, Okada porta enfin le verre de poison à ses lèvres.

À cet instant précis, un cri se fit entendre, bientôt suivi d'un bruit de verre brisé. En glissant de la main d'Okada, le verre à vin s'était pulvérisé contre le rebord de la table.

« Qu'est-ce qui te prends !? hurla le gentleman, s'étranglant de fureur.

– Oups, j'ai été maladroit. Je vous prie de m'excuser, proféra Mitani, les yeux rougis par un indescriptible orgueil. Car en fait de maladresse, c'est intentionnellement qu'il avait frappé le verre de son adversaire.

– Tant pis, on recommence. Je ne veux rien devoir à un blanc-bec ! brailla Okada tel un enfant capricieux.

– Ah, mais alors, c'est vous qui aviez tiré le mauvais numéro ? rétorqua le jeune homme avec stupeur. Le fameux poison se trouvait donc dans le verre que je viens de briser... »

À ces mots, la conscience de s'être lui-même trahi se peignit brièvement sur le visage d'Okada.

« Re commençons, engagea-t-il néanmoins. À cause de ton geste stupide, le match a été faussé. Allez, on remet ça.

– Vous êtes ignoble, répondit Mitani avec tout le mépris dont il était capable. Vous voulez qu'on recommence, et cette fois, vous vous arrangerez pour que ce soit bien moi qui prenne le verre de poison ? Si j'avais su que vous étiez aussi lâche, jamais je n'aurais participé à ce duel..... Et moi qui n'avais pas pu supporter de vous voir souffrir ! J'avais déjà bu le contenu de mon verre, alors poison ou pas, le match était déjà joué. Si j'étais encore en vie au bout de quelques heures, c'est moi qui gagnait. Si je mourais, vous remportiez la victoire. Ainsi je m'étais dit que ce n'était pas absolument nécessaire que vous buviez vous aussi. »

Présenté de cette manière, Mitani avait parfaitement raison : l'enjeu de cet affrontement était l'amour, pas la vie de l'un ou l'autre des belligérants. Du moment qu'un vainqueur pouvait être désigné, il était inutile de sacrifier la vie de l'autre participant. Toutefois, en faisant tomber le verre de son adversaire afin de lui porter secours, le jeune homme avait démontré qu'il lui était de très loin supérieur. Son comportement avait été admirable, digne des vieilles chansons de geste. Okada en restait mortifié, une honte sans aucun doute difficile à supporter pour un homme de son âge.

Il finit néanmoins par se taire, embarrassé, ayant visiblement perdu le courage de réclamer encore une nouvelle donne. S'il mettait sa vie et sa fierté dans les plateaux de la balance, pour sûr, ce serait sa vie qui l'emporterait.

À cet instant, un bruit se fit entendre dans la chambre située au fond du couloir.

Absorbés comme ils l'étaient par leur affrontement, les duellistes ne s'étaient rendus compte de rien ; pourtant, depuis un petit moment déjà, quelqu'un écoutait leur échange, debout dans l'ombre de la porte coulissante en papier qui donnait sur l'autre chambre. Quittant sa cachette,

cette personne s'avancait à présent au milieu de la pièce.

Shizuko Yanagi ! L'éblouissante dame de leurs pensées venait de faire son apparition.

Shizuko Yanagi. À la voir, on comprenait aisément pourquoi un homme d'âge mûr comme Okada aussi bien qu'un jeune homme comme Mitani s'étaient résolus à cet étrange duel anachronique.

Elle portait un kimono tout simple, aux motifs discrets, dont la seule fantaisie était un obi noir en gaze de soie aux broderies particulièrement somptueuses. Car Shizuko n'avait pas besoin d'artifice vestimentaire : son élégance naturelle et son cou de cygne à la peau veloutée suffisaient amplement à mettre sa sensualité en valeur. Elle avait le même âge que Mitani, vingt-cinq ans, mais si par l'intelligence elle paraissait beaucoup plus vieille que son âge, sa beauté et sa candeur étaient celles d'une adolescente.

« Je n'aurais pas dû entrer ? » demanda-t-elle en inclinant la tête de côté, fronçant joliment ses lèvres en forme de pétales.

Bien que Shizuko fût au courant de tout, elle avait décidé d'intervenir afin de dissiper le malaise entre les deux hommes, qui restaient assis à se fusiller du regard. Comme s'ils ne savaient que ré-

pondre, ces derniers gardèrent pendant un long moment un silence obstiné.

Jusqu'à ce que Michihiko Okada, réalisant que pour ajouter à sa honte la jeune femme avait assisté à sa pitoyable défaite, se lève subitement de sa chaise, incapable de demeurer là plus longtemps. Traversant la pièce en faisant bruyamment résonner ses pas, il se dirigea vers le couloir ; mais arrivé à la porte coulissante qui séparait les deux chambres, juste à l'endroit où Shizuko se cachait un instant plus tôt, il se retourna vers les deux autres pour lancer d'un ton venimeux : « C'est ainsi que nous nous séparons pour toujours, veuve Hatayanagi ! »

Et sur ces paroles énigmatiques, il disparut dans le couloir.

Qui était donc cette veuve Hatayanagi ? Seuls Shizuko Yanagi et le jeune Mitani se trouvaient là. Et pourtant, à peine eut-elle entendu cette tirade que le visage de Shizuko changea subitement d'expression.

« Je vois, ainsi cet homme savait déjà tout », murmura-t-elle dans un soupir, d'une voix suffisamment basse pour ne pas être entendue de Mitani.

Quant à ce dernier, recouvrant enfin ses esprits, il leva vers la belle jeune femme un regard embarrassé.

« Vous avez entendu toute notre conversation ? s'enquit-il.

– Oui, mais ce n'était pas volontaire. Quand je suis entrée par hasard dans cette pièce, vous en étiez arrivés au dénouement que vous savez. Alors, je n'ai pas pu me résoudre à faire demi-tour. »

Tandis qu'elle prononçait ces mots, le rouge lui monta soudain aux joues. Rien qu'à songer d'avoir été la cause d'une telle tempête, Shizuko avait beau réagir verbalement avec sagesse, sa honte n'en était pas moins cuisante.

« Vous avez dû trouver tout ça bien idiot.

– Non, je me suis seulement demandé pourquoi vous faisiez tout ça pour moi, répondit la jeune femme avec gravité. Je n'en mérite pas tant. »

Incapable de poursuivre, elle serra les lèvres, fixant un point indéterminé. Elle ne voulait pas qu'il la voie pleurer, néanmoins ses prunelles brillaient avec éclat sous l'effet des larmes qui menaçaient de jaillir à tout instant.

La main droite de Shizuko reposait légèrement sur le bord de la table. Elle avait des doigts blancs et fins, pourvus de fossettes, de mignons ongles roses dont elle prenait grand soin.

Détournant les yeux des larmes de sa bien-aimée, Mitani se mit à contempler négligemment ces jolis doigts, mais tout à coup son visage devint tout pâle, et même sa respiration s'altéra..... Il parvint toutefois à se reprendre de justesse. Rassemblant son courage, il posa sa main sur ces doigts blancs à fossettes et les serra.

Shizuko ne retira pas sa main.

Concentrant leurs émotions uniquement dans leurs doigts en prenant soin de ne pas contempler le visage de l'autre, ils restèrent ainsi un long moment, à s'enivrer de leur chaleur mutuelle.

« Ah, enfin..... » murmura Mitani, brûlant littéralement de joie.

Quant à Shizuko, ses prunelles humides emplies d'adoration, elle ne dit rien, se contentant de lui renvoyer un sourire lumineux.

Hélas, à cet instant précis le charme fut rompu. Un bruit de pas précipité se fit entendre dans le couloir, la porte en papier s'ouvrit en coulissant pour livrer passage à Michihiko Okada, qui à peine

parti refaisait brusquement surface, arborant sur le visage une expression sanguinaire qui ne présageait rien de bon.

Il entra dans la pièce mais pila net en découvrant la mine des deux tourtereaux.

Pendant quelques secondes, s'ensuivit un échange de regards aussi peu amènes qu'embarrassés.

Pour une raison inconnue, depuis son entrée dans la pièce, Okada gardait sa main droite glissée dans la poche intérieure de sa robe de chambre. Comme s'il y dissimulait quelque chose.

« Tout à l'heure, je suis sorti en vous disant adieu pour toujours et pourtant me voici à nouveau devant vous. Comprenez-vous pourquoi ? »

Il se mit à ricaner, ses traits pâles hideusement contractés.

Mitani et Shizuko ne dirent rien, ne sachant comment interpréter ce comportement qui frisait la folie.

Tandis qu'un silence lugubre se prolongeait, par deux fois le corps tout entier d'Okada fut secoué de convulsions, faisant sursauter le couple. Mais enfin, lentement, son visage hilare se transforma en une grimace misérable.

« Inutile. Je suis vraiment un bon à rien, murmura-t-il d'une voix sans force, comme pour lui-même. Mais rappelez-vous, ajouta-t-il néanmoins : je suis revenu jusqu'ici. S'il vous plaît, veuillez vous en souvenir. »

Et sitôt ces mots lâchés, il fit subitement volte-face et quitta la chambre au pas de course.

« Vous avez remarqué ? »

Sans s'en apercevoir, Mitani et Shizuko avaient pénétré dans la salle de séjour où ils s'étaient assis, étroitement serrés l'un contre l'autre.

« Il tenait un poignard à l'intérieur de sa poche.

– Oh ! »

Comme saisie de frayeur, Shizuko se pressa encore davantage contre le jeune homme.

« Vous n'avez pas pitié de ce pauvre homme ?

– Ce n'est qu'un lâche. Ne doit-il pas la vie qu'à votre intervention généreuse ? En lui portant secours, vous vous êtes conduit comme un homme digne de ce nom. Et puis..... »

Le visage de Shizuko exprimait avec éloquence à la fois le mépris extrême qu'elle ressentait pour Okada et l'adoration sans borne qu'elle éprouvait pour Mitani. Quand il avait fracassé le verre de

poison, jamais le jeune homme n'aurait imaginé que ce geste ferait une telle impression sur elle.

Tandis qu'ils devisaient, leurs mains s'étaient à nouveau jointes de manière instinctive.

Cette chambre avait été choisie spécialement pour les besoins de l'étrange duel. Elle se situait dans la partie la plus incommode et la plus reculée de l'auberge, et comme ils ne devaient l'occuper que pour un temps relativement court, ils se l'étaient appropriée sans prévenir le personnel. Puisqu'elle n'était pas censée être occupée, ils n'avaient donc pas à craindre qu'une servante viennoise s'y enquérît de leurs besoins.

Avec une innocence enfantine, oubliant toute réflexion, les deux amoureux de vingt-cinq ans glissèrent dans un brouillard rose et un monde de parfums suaves et étouffants.

De quoi avaient-ils parlé ? Combien de temps s'était-il écoulé ? Ils n'en savaient rien. Quand ils reprirent subitement leurs esprits, une servante s'adressait à eux, agenouillée dans la pièce voisine. Comme s'ils s'éveillaient d'un rêve, c'est avec maladresse qu'ils reprirent tant bien que mal une position correcte.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Mitani d'une voix où perçait la colère.

– Euh, monsieur Okada m’a demandé de vous remettre ceci. »

La servante tendit une enveloppe carrée.

« Qu’est-ce que ça peut bien être..... On dirait des photos. »

Avec un léger dégoût, Mitani ouvrit l’enveloppe et resta un moment à en examiner le contenu. Mais s’il ne dit rien sur le coup, Shizuko, elle, jetant un coup d’œil depuis sa position à ses côtés, fut tellement saisie d’horreur à ce qu’elle découvrit qu’elle poussa un cri inarticulé avant de bondir en arrière.

Il s’agissait effectivement de deux photographies, celle d’un homme et celle d’une femme. Seulement, le moins que l’on puisse dire est que ce n’était pas des clichés ordinaires, rien d’étonnant à ce qu’ils aient fait fuir Shizuko. Ces photos montraient deux cadavres, si atrocement mutilés qu’on avait peine à croire qu’il existait une façon plus cruelle de donner la mort. Pour quelqu’un habitué aux illustrations des traités de criminologie, ces cadavres ne présentaient sans doute rien de particulièrement exceptionnel ; mais pour une femme comme Shizuko, qui n’avait même pas la consolation de se dire qu’il ne s’agissait que de dessins mirobolants puisqu’il s’agissait d’une photo réelle,

il y avait de quoi avoir une crise cardiaque, comme si elle avait vu de ses propres yeux ces corps mutilés.

L'homme et la femme portaient tous deux une entaille à la gorge, si profonde qu'ils en avaient presque la tête séparée du corps. Les lèvres de la blessure béaient d'une manière scabreuse. Sous l'effet de la terreur, les victimes ouvraient si grands les yeux qu'ils semblaient sur le point de jaillir de leurs orbites, et s'écoulant de leur bouche, dégoulinant le long de leur menton, un flot impressionnant de sang noir et épais avait même teinté leur poitrine.

« Ce n'est rien, assura Mitani. Mais que voilà une plaisanterie bien puérile de la part de cet homme. »

À ces mots, Shizuko s'approcha à nouveau des affreuses photos et contempla cette fois plus attentivement les silhouettes sinistres.

« Tout de même, il y a quelque chose d'étrange..... Comment ont-ils pu rester assis de manière si guindée alors qu'on les assassinait ? »

En effet, ces clichés s'avéraient bien curieux. Alors que d'ordinaire les photos de scènes de crime montraient des corps gisant sur des civières de fortune ou autre, ces cadavres-là restaient assis bien poliment sur

leur chaise, comme des poupées vivantes. Malgré leur carotide tranchée, ils faisaient face bien comme il faut à l'objectif.

Cela paraissait si peu naturel que c'en était encore plus effrayant. Mitani et Shizuko sentirent quelque chose de froid comme de la glace leur remonter le long de l'échine. Ils avaient l'impression que le simple fait de contempler ces photos en faisait suinter une entité inconnue et terriblement malsaine. Ils sentaient que, dissimulé derrière ces blessures et ce sang coagulé, un individu mauvais à vous glacer les sangs se gaussait d'eux.

« Ah, non ! Ne regardez pas ! » s'écria tout à coup Mitani en retournant les photos. Enfin, il venait d'en saisir le sens scabreux. Trop tard, hélas.

« Oh, c'était donc ça ? »

Shizuko était devenue livide.

« Oui... Quel monstre répugnant, ce type, n'est-ce pas ? »

Car les victimes cruellement égorgées qui figuraient sur les photos n'étaient autre que Mitani et Shizuko en personne. Ces derniers se souvinrent qu'un jour, tandis qu'ils étaient partis se promener en ville en compagnie d'Okada, ils avaient découvert l'échoppe d'un photographe, où ils s'étaient

fait photgraphier tantôt tous les trois ensemble, tantôt séparément.

Ces clichés qu'ils avaient échangé alors, Okada les avait habilement retouchés afin de fabriquer ces atroces dépouilles. Pour quelqu'un dont la profession était artiste peintre, cette exécution n'avait posé aucun problème. Seuls quelques coups de pinceaux avaient en effet suffi pour changer complètement l'expression des visages, y faisant apparaître les stigmates d'une mort horrible. Rien d'étonnant à ce que même les principaux intéressés n'aient pas reconnu leurs propres traits.

Quand ils demandèrent où se trouvait Okada, on leur répondit que ce dernier était parti en toute hâte en laissant ses bagages, prétextant une visite éclair à Tôkyô. En consultant leur montre, les deux jeunes gens réalisèrent que deux heures s'étaient déjà écoulées depuis que l'homme les avait quittés tout à l'heure, deux heures qui avaient filé comme dans un rêve.

Ah, quel cadeau de mauvais augure leur avait-il laissé en s'en allant ! Restait à espérer que cette mauvaise blague préparée avec tant de soin ne soit pas prémices à des événements plus terribles encore.....

CHAPITRE 2 : L'HOMME SANS LÈVRES

Par malheur, le pressentiment funeste qui avait étreint les amoureux ne tarda pas à se concrétiser. De manière totalement imprévisible, survint une effroyable affaire.

Quinze jours environ après que Michihiko Okada se soit volatilisé en laissant ses monstrueuses photos (durant tout ce temps, pas une seule fois il n'avait reparu à Shiobara), un individu extrêmement bizarre s'arrêta à l'auberge où séjournaient Mitani et Shizuko.

Comme si cet homme était un envoyé du Diable, l'événement en question se produisit le jour-même de son arrivée à l'auberge. Il ne s'agissait probablement que d'un concours de circonstances. Et pourtant, difficile ne pas y voir une curieuse fatalité.

Comme cet individu jouera par la suite un rôle crucial dans cette histoire, il s'avère nécessaire de broser quelque peu son portrait.

Les feuillages avaient commencé à revêtir leurs couleurs automnales, et bien qu'en cette saison les vacanciers en quête des joies de la montagne arri-

vaient chaque jour plus nombreux, ce jour-là, peut-être à cause du crachin qui tombait sans discontinuer, les clients se faisaient étrangement rares à l'auberge A. de Shionoyu, on aurait même pu parler de jour maudit.

Il fallut attendre la soirée pour qu'une automobile vienne enfin se garer devant le porche. Un vieillard décrépît qui à première vue devait avoir dépassé soixante ans en descendit, s'appuyant sur le bras du chauffeur.

« Donnez-moi une chambre si possible sans voisins », demanda sèchement le vieil homme en pénétrant dans le hall, d'une voix inarticulée qui avait l'air de sortir par ses narines. Il devait avoir de fort mauvaises jambes car même dans le couloir, il ne lâcha pas sa canne. Boiteux, nasillard, c'était là un bien sinistre client. Mais comme ses vêtements étaient visiblement de très bonne facture, à commencer par son manteau de style *inverness*² qui paraissait sortir à l'instant des mains du tailleur, malgré sa difformité, le personnel de l'auberge le reçut avec égards.

À peine fut-il installé dans une chambre du rez-de-chaussée que son premier soin fut de demander ceci, de son articulation si hasardeuse qu'il fallut le faire répéter plusieurs fois :

« Dites-moi, n'y aurait-il pas ici une belle femme du nom de Shizuko Yanagi ? »

Quand on lui répondit honnêtement que cette dame séjournait bien à l'auberge, le vieillard se lança aussitôt dans une foule de questions extrêmement indiscretes, désirant savoir où se trouvait la chambre de Shizuko, comment les choses se passaient entre elle et son ami Mitani, interrogatoire qui s'acheva sur la recommandation de ne surtout pas répéter au couple tout ce qu'il venait de demander. Il mit ensuite la servante à la porte, non sans lui avoir préalablement graissé la patte avec un billet de dix yens³ comme prix de son silence.

Un peu plus tard, quand le vieil homme eut terminé son repas, la domestique qui venait de débarrasser la table attira une de ses collègues dans un coin du couloir où toutes deux se mirent à chuchoter à bâtons rompus.

« Qu'est-ce que c'est que ce type ? Il me fiche la frousse, frissonna la première. Quel âge tu lui donnerais, toi ?

– Plus de soixante ans, c'est sûr !

– Et non, en fait il doit être bien plus jeune que ça.

– Comment ? Mais il a les cheveux tout blancs !

– Justement, c'est ça le plus bizarre. D'ailleurs, est-ce que ces cheveux blancs sont vraiment les siens ? Et puis il y a ses yeux, qu'il cache tout le temps derrière des lunettes de soleil ! Et même dans sa propre chambre, il continue de porter ce masque qui lui cache complètement le nez et la bouche !

– En plus, il a un bras et une jambe artificiels, je crois bien.

– En effet, son bras gauche et sa jambe droite sont des prothèses. Et je ne te dis pas comme il a du mal à se nourrir.

– Mais pour manger, il a bien dû enlever son masque, tout de même ?

– Oh oui, il l'a enlevé, et ça m'a donné la chair de poule ! Devine un peu ce qu'il y avait en-dessous ?

– Quoi, quoi ? » questionna avidement l'autre servante. Comme si l'anxiété de sa collègue était communicative, elle se mit à fouiller craintivement des yeux ce coin de couloir à demi plongé dans la pénombre.

« Justement, il n'y avait rien, que des gencives rouges et des dents blanches à nu. Bref, cet homme n'a pas de lèvres. »

C'était sans doute une façon curieuse d'exprimer la chose, mais ce client n'était qu'un demi-humain. En fin de compte, seule la moitié de son corps lui appartenait.

Si l'absence de ses lèvres était ce qui frappait en premier, son nez aussi manquait de manière hideuse, ce qui laissait voir directement l'intérieur rougeâtre de ses narines. Ses sourcils avaient quant à eux disparus sans laisser de trace, mais plus sinistre encore, pas un cil ne subsistait sur ses paupières supérieures et inférieures. Il était donc logique que la servante en vienne à se demander si sa chevelure blanche n'était pas en réalité une perruque.

Pour parachever l'œuvre, comme son bras gauche et sa jambe droite étaient artificiels, s'il avait fallu chercher sur l'ensemble de son corps une partie réellement complète, il n'avait d'humain que le tronc.

Plus tard, cet homme – son nom était Minezô Hiruta – raconta sans qu'on le lui ait demandé qu'il avait perdu bras et jambe lors de l'incendie provoqué par le grand tremblement de terre sur-

venu l'année précédente⁴. L'ensemble de son visage avait lui aussi souffert d'importantes brûlures. En fait, qu'il soit parvenu à survivre à d'aussi graves blessures tenait véritablement du miracle, ce dont l'intéressé tirait apparemment une grande fierté.

Quand on lui proposa d'aller prendre un bain, le sinistre individu déclina l'offre en prétextant avoir attrapé un rhume. Pourtant, à peine la servante s'était-elle éloignée qu'il se mit à descendre le long escalier qui menait aux bains publics nichés au fond de la vallée, faisant résonner les marches en bois de sa canne et sa jambe artificielle. Était-ce l'effet de l'habitude ? – maîtrisant avec dextérité l'équilibre de son corps, contre toute attente, il progressait rapidement et d'un pas sûr.

Une fois parvenu en bas des marches, il se rendit sur la berge de la rivière Kanomata qui roulait dans un vacarme formidable. Là, à moitié construite en roches naturelles, se dressait une lugubre salle de bains.

Hirata avait-il finalement changé d'avis ? Venait-il procéder à ses ablutions ? Pas du tout. Empruntant le corridor, il déboucha dans le jardin et depuis l'extérieur, à travers l'une des vitres, il se mit à observer discrètement ce qui se passait dans le bâtiment.

À cause de la bruine persistante qui enfumait l'atmosphère et du crépuscule tout proche, l'intérieur de la salle de bain envahie de buée paraissait onduler dans un jeu d'ombres tel un paysage onirique.

Deux formes blanches se tortillaient dans cet espace. L'une était le corps musclé du jeune Mitani, l'autre, le corps à la peau veloutée de Shizuko.

C'était dans le but de les espionner insidieusement que Hirata était descendu en ces lieux. Grâce aux propos de la servante, il savait qu'ils étaient en train de prendre leur bain.

Même une simple auberge thermique disposait de bains séparés pour les hommes et pour les femmes, mais comme il n'y avait pas d'autres clientes et que la salle de bain vide et sombre comme le fond d'un ravin causait une peur bleue à Shizuko, Mitani s'était proposé de l'accompagner dans le bain des dames.

À cause de l'obscurité et de la vapeur d'eau chaude, chacun peinait à distinguer le corps blanc de son partenaire dans cette purée de poix, alors même qu'ils se tenaient à moins de deux mètres l'un de l'autre. De ce fait, ils n'éprouvaient ni sentiment de bizarrerie ni honte à se baigner ainsi ensemble. Le seul son qui leur parvenait était le grondement

de la rivière, gonflée par les eaux de pluie. Avec sa structure de pierres naturelles brutes, son éloignement et son isolement par rapport aux bâtiments principaux de l'auberge, cette salle de bains donnait aux amoureux l'impression d'être un Adam et une Ève fraîchement créés, seuls avec eux-mêmes en un monde encore vierge.

« Inutile de te faire tant de souci à cause de ces photos, lança Mitani d'un ton détaché tout en faisant la planche dans l'eau chaude. C'est juste une mauvaise blague.

– Et moi, je suis sûre que non. J'ai le sentiment que cet homme est toujours là, à rôder dans les parages. »

Recroquevillé contre un gros bloc de roche bleuâtre, le corps blanc de Shizuko avait l'air d'une peinture rupestre. Tandis qu'elle demeurait ainsi immobile, le jeune homme remarqua soudain son attitude.

« Eh, mais qu'est-ce que tu regardes comme ça ? demanda-t-il avec surprise. Tu vas finir par me ficher la frousse, à moi aussi. Pourquoi fais-tu une tête pareille ? Reprends-toi, Shizuko ! Tu comprends ce que je dis ? »

Mitani fut brusquement saisi par la crainte que sa bien-aimée n'ait perdu la raison.

« Est-ce que c'est moi qui ai des hallucinations ? Là, par cette fenêtre, un individu bizarre était en train de nous espionner », répondit Shizuko d'une voix blanche et suraiguë, comme si elle naviguait dans un cauchemar.

Mitani sursauta, mais se força néanmoins à répondre d'un ton enjoué :

« Voyons voir, mais il n'y a rien ? Rien à part des arbres aux feuilles rougies, au loin, dans la montagne. Vraiment, tu n'es pas dans ton état normal, aujourd'hui..... »

Mitani allait poursuivre, mais pour une raison inconnue, il s'arrêta brutalement en pleine phrase. Au même moment, Shizuko poussa un cri à glacer le sang, qui se répercuta en échos dans la vaste salle de bains.

Ils l'avaient vu. Derrière la petite fenêtre qui donnait sur la rivière, même si ce ne fut que durant un bref instant, ils avaient aperçu cette face horrible impossible à décrire.

Un monstre comme ils n'en avaient encore jamais vu, avec une tignasse blanche hirsute, d'étranges lunettes noires sous lesquelles il n'y avait pas de nez ; la partie inférieure de son visage n'était qu'un trou rouge sang d'où pointaient à nu des dents blanches acérées.

Prise d'une terreur panique, oubliant pudeur et réputation, Shizuko se jeta soudain dans le bassin où elle se cramponna au corps nu de Mitani. Dans cette eau si belle et si limpide qu'on en distinguait le fond, sirène et triton flottèrent gracieusement, leurs corps étroitement mêlés.

« Fuyons ! Vite, fuyons d'ici ! »

Ses bras fermement enroulés autour du cou du triton, la sirène murmura précipitamment ces mots à son oreille, si près que ses lèvres la touchaient presque.

« Il n'y a rien à craindre. Nous avons juste été victimes d'une illusion. Ou alors nous avons dû nous méprendre sur ce que nous avons vu. »

Traînant avec lui Shizuko qui ne l'avait toujours pas lâché, Mitani sortit du bassin pour se ruer à la petite fenêtre qu'il ouvrit d'un geste brusque.

« Regarde, il n'y a rien. C'est la faute de nos nerfs qui sont complètement à vifs depuis l'histoire de l'autre jour. »

À ces mots, tendant prudemment le cou au-dessus de l'épaule du jeune homme, Shizuko jeta un regard par la fenêtre.

Juste sous ses yeux courait l'eau bleuâtre de la rivière Kanomata. En ce point précis, son lit formait un précipice, et si sa profondeur s'avérait déjà vertigineuse, la crue provoquée par des pluies incessantes et le crépuscule régnant sur cette vallée encaissée donnaient à la rivière qui roulait au fond un aspect plus effroyable encore.

À ce moment, Mitani sentit tout à coup un violent frisson parcourir la peau de Shizuko, étroitement pressée contre ses hanches.

« Là ! Là ! »

Cette fois, quand Mitani tourna son regard vers la rive qu'elle ne cessait de fixer en criant, même lui ne put retenir un hoquet de surprise. Impossible désormais de mettre cette vision sur le compte d'un rêve ou d'une illusion. Un incident grave s'était produit, naturel, réaliste, sur lequel on ne pouvait se permettre de fermer les yeux.

« C'est un noyé. Il n'y a rien à craindre. Attends-moi là, je vais voir s'il y a encore une chance de le sauver. »

Quand Mitani s'élança hors du couloir vers les lieux du drame après avoir enfilé en toute hâte son kimono dans le vestiaire, Shizuko le suivit à son tour, son *datemaki*⁵ pour tout vêtement.

« Ah, c'est sans espoir. Son plongeon ne date pas d'hier ! »

Effectivement, le corps du noyé était hideusement gonflé, ce qui lui donnait l'air d'un lutteur de sumô. Comme il flottait sur le ventre, on ne pouvait voir son visage, mais d'après sa mise vestimentaire, il devait s'agir d'un curiste.

Sa voix tremblant sous l'effet d'une violente émotion, Shizuko laissa échapper cette remarque singulière :

« Oh, mais je reconnais ce kimono ! Toi aussi, sûrement..... »

Le macchabée était vêtu d'un kimono sans doublure de style *kasuri-meisen*⁶ au tissage fin, dont les motifs tachetés ne leur étaient pas inconnus.

« Pas possible, ce ne serait quand même pas... ? » s'écria Mitani, incrédule.

Mais afin d'en avoir le cœur net, il lui fallait absolument examiner le visage du noyé. Il descendit donc jusqu'au bord de l'eau et poussa doucement du pied le cadavre qui flottait sur la berge.

Alors, comme une porte à tourniquet, le mort fit un tour sur lui-même et se retrouva face tournée vers le haut. La facilité avec laquelle il changea

de position faisait froid dans le dos, à se demander si un souffle de vie ne l'habitait pas encore.

Shizuko s'enfuit au loin, n'ayant pas le courage de contempler le visage du noyé. Quant à Mitani, s'il se força à y jeter un œil, ce qu'il découvrit était tellement moche à voir que ça lui souleva le cœur et qu'il ne put regarder bien longtemps.

Le visage du cadavre était tellement boursoufflé que ses traits en étaient méconnaissables, et pour ne rien arranger – peut-être avait-il été écorché en heurtant les angles des rochers ? – il était presque totalement informe, ce qui rendait son examen difficilement supportable.

Inutile de préciser que Mitani et Shizuko s'empressèrent de courir avertir le personnel de l'auberge. Quant au tumulte qui s'ensuivit, il n'est pas nécessaire de le consigner ici en détails. La police fut bien sûr appelée sur les lieux, et même le palais de justice envoya quelqu'un. Le vacarme provoqué par cette affaire ne se contenta pas de secouer Shionoyu mais s'étendit bientôt à Shiobara tout entier, si bien qu'au bout de deux ou trois jours, tout le monde ne parlait plus que de cela.

Bien que le visage du noyé fût trop abîmé pour servir à l'identifier, grâce à sa tranche d'âge, sa consti-

tution physique, ses vêtements et ses affaires personnelles, il fut établi avec certitude qu'il s'agissait de Michihiko Okada.

Les résultats de l'enquête démontrèrent également qu'il s'était suicidé par noyade. De nombreuses cascades célèbres se dressaient en amont de la rivière. Okada avait dû se donner la mort en se jetant dans l'une d'elles. Comme le décès remontait à plus de dix jours d'après les conclusions du médecin, il avait probablement fait son grand plongeon le jour-même où il avait quitté l'auberge en annonçant son départ pour Tôkyô. Son corps avait dû rester immergé dans le bassin profond de la cascade et ce n'était que maintenant, grâce à la crue provoquée par des pluies incessantes, que le corps avait enfin dérivé jusqu'à l'arrière de l'auberge.

En fin de compte, l'affaire fut close sans que les raisons de ce suicide ne soient clairement établies. Le bruit courut qu'un chagrin d'amour en était probablement la cause, et il se trouva même quelqu'un pour insinuer que l'amour d'Okada s'appelait Shizuko Yanagi. Néanmoins, personne ne savait ce qui s'était réellement passé. Personne hormis Shizuko elle-même ainsi que le jeune Mitani.

Visiblement, Okada connaissait Shizuko bien avant de faire sa rencontre à Shiobara. Son amour pour elle était extrêmement profond, solidement enraciné en lui. Ainsi, s'il s'était rendu à cette station thermale, c'était peut-être moins dans le but de faire une cure que d'avoir enfin l'occasion de se rapprocher d'elle. Le fait que ce soit lui qui avait proposé ce duel insensé au poison laissait imaginer sans peine quels affres il avait endurés.

Plus l'amour est profond, plus les tourments en sont terribles. Ceci posé, il n'était pas si inconcevable que le désespoir l'ait rendu à moitié fou. Pourtant, bien qu'il serrait un poignard en son sein, il n'avait pas eu le courage de l'utiliser. Au bout du compte, choisissant le chemin des faibles, il ne lui restait plus d'autre alternative que de se détruire lui-même.

Le lendemain de l'affaire du noyé, laissant derrière eux ce détestable endroit, Fusao Mitani et Shizuko Yanagi prirent le train pour Tôkyô.

Ils ne s'en doutaient pas le moins du monde, mais assis dans un autre compartiment du même convoi, le col de son *inverness* relevé au maximum, un chapeau de chasse à la Sherlock Holmes enfoncé sur les yeux, un vieillard qui cachait son visage derrière un masque et des lunettes de soleil faisait

route avec eux. Ce n'était autre que l'homme sans lèvres, Minezô Hiruta ! Ah, ce mystérieux personnage était-il lié par quelque connexion fatale avec Mitani et Shizuko ?

Eh bien, mes chers lecteurs, ce qui précède constitue pour ainsi dire le prologue de notre histoire. À partir de maintenant, la scène sera transférée à Tôkyô, et le rideau ne va pas tarder à s'ouvrir sur la plus étrange des affaires criminelles.

CHAPITRE 3 : LE PETIT SHIGERU

Même après leur retour à Tôkyô, Mitani et Shizuko continuèrent à se fréquenter, s'organisant d'agréables rendez-vous galants une fois tous les trois jours. Comme Mitani, qui venait de terminer ses études et ne possédait pas encore d'emploi fixe, vivait dans une pension de famille grâce à l'allocation versée par ses parents, et que de son côté Shizuko, qui se trouvait visiblement dans une situation difficile à avouer, se montrait évasive même quant à son adresse, ils s'abstinrent de se rencontrer l'un chez l'autre. Mais vu que leur passion, loin de s'affaiblir avec le temps, ne faisait au contraire que croître en intensité et délicatesse, une situation si ambiguë ne pouvait se prolonger éternellement.

« Shizuko, je ne peux plus supporter ces rendez-vous secrets, comme si nous étions des criminels. Explique-moi clairement ta situation. Que signifie donc ce "veuve Hatayanagi" ? »

Un jour, Mitani souleva la question qu'il avait maintes fois posées depuis leur séjour à Shiobara, mais en y insufflant cette fois une détermination qui impliquait qu'il attendait absolument une

réponse. Ce titre de « veuve Hatayanagi », révélé par hasard par le défunt Michihiko Okada, était l'autre nom de Shizuko.

« Pourquoi suis-je aussi lâche ? C'est sûrement parce que j'ai peur que tu m'abandonnes. »

Si Shizuko répondit sur le ton de la plaisanterie, un sanglot perçait dans sa voix.

« Peu m'importe ton passé, il ne changera rien à mes sentiments. Par contre, notre situation actuelle me donne l'impression de n'être qu'un jouet pour toi.

– Oh ! »

Exhalant un triste soupir, Shizuko demeura un moment silencieuse, mais soudain, d'un ton étrangement désespéré, elle lança de manière abrupte :

« Je suis veuve.

– Ça, je m'en doutais depuis longtemps.

– Je suis millionnaire.

–

– En plus, j'ai un enfant qui va avoir six ans.

–

– Tu vois ? Te voilà déjà un peu refroidi, n'est-ce pas ? »

Ne sachant visiblement que répondre, Mitani gardait le silence.

« Je vais tout te raconter. Est-ce que tu veux bien m'écouter ? Ah, mieux encore, pourquoi ne pas nous rendre immédiatement chez moi ? Comme ça, tu pourras faire la connaissance de mon adorable petit garçon. Oui, c'est une excellente idée ! »

Saisie d'une étrange excitation, inconsciente des larmes qui roulaient sur ses joues fiévreuses, Shizuko se leva en chancelant, et sans même s'assurer de l'accord du jeune homme, elle pressa brusquement la sonnette ménagée dans un pilier.

C'est ainsi que quelques instants plus tard, tous deux se retrouvèrent assis côte à côte sur les coussins d'une automobile sans comprendre réellement ce qui leur arrivait, un sentiment quelque peu insensé régnant sur leur cœur. Mitani serrait calmement la main de Shizuko, comme pour lui prouver de façon muette que rien ne parviendrait à changer ce qu'il éprouvait pour elle. Ils n'échangèrent pas une parole. Pourtant, dans leur tête, des arabesques de pensées complexes tournaient comme des moulins à vent.

Au bout d'environ trente minutes, la voiture les emmena à destination. Ils descendirent du véhicule

et se retrouvèrent devant une large allée pavée, deux piliers de granite, une porte en fer forgé aux motifs ajourés encadrée de part et d'autre d'un long mur de béton.

Sur l'un des piliers, une plaque portait comme on pouvait s'y attendre le nom de Hatayanagi.

Mitani fut introduit dans un vaste salon de style occidental, agréable certes, mais à la décoration extrêmement luxueuse. Le grand fauteuil où il s'assit n'était pas inconfortable. Juste en face de son siège, il y avait un canapé profond où se lovait la silhouette langoureuse de Shizuko, mollement appuyée contre l'accoudoir rond, des coussins de velours aux motifs colorés dans son dos.

Le mignon petit garçon habillé à l'occidentale qui posait ses coudes sur les genoux de la jeune femme, les jambes allongées sous le canapé, n'était autre que Shigeru, le propre fils de Shizuko, enfant posthume du sieur Hatayanagi.

Le dossier en cuir sombre du canapé servait de toile de fond au visage blanc de Shizuko, aux coussins colorés, aux joues rouges comme une pomme du petit Shigeru. On aurait dit un tableau magnifique intitulé « La Mère et l'Enfant ».

Quittant des yeux Shizuko et son fils, Mitani contempla le cadre contenant un agrandissement

accroché au mur au-dessus de leurs têtes. La photo d'un homme d'à peu près quarante ans, à la physionomie vaguement mauvaise.

« C'est mon défunt mari. Je sais, je ne devrais pas laisser ce portrait au mur, s'excusa humblement Shizuko. Je ne devrais pas non plus t'imposer la présence de Shigeru. Sa vision doit te faire horreur, comme celle de son père, n'est-ce pas ?

– Mais non, pas du tout. Qui pourrait détester un enfant aussi mignon ? En plus, c'est ton portrait craché. Et Shigeru aussi aime bien son tonton. Pas vrai, Shigeru ? »

Sur ces mots Mitani prit la main du petit garçon, qui acquiesça d'un signe de tête en le gratifiant d'un sourire rayonnant.

Dans le jardin qu'on apercevait par la fenêtre aussi, les arbres avaient revêtu leurs couleurs automnales ; une lumière chaude et tamisée faisait luire les frondaisons des arbustes à feuillage persistant, transformant cet instant en une rêverie pâle et mélancolique.

Tout en caressant la joue de Shigeru, Shizuko commença soudain à raconter sa vie, mais en raison de l'ambiance qui régnait alentour, cette histoire aussi, d'une manière indéfinissable, sonnait comme un conte étrange et mystérieux.

Néanmoins, comme il serait trop fastidieux de rapporter ici l'intégralité de ses propos, je me contenterai de relater brièvement les éléments en rapport avec notre histoire.

À l'âge de dix-huit ans, peut-être parce qu'elle n'était qu'une orpheline élevée par des parents éloignés, Shizuko était une jeune fille attirée avec une violence peu commune par l'argent et les divers honneurs qu'il prodigue.

Elle était tombée amoureuse. Pourtant, abandonnant cet amour sans l'ombre d'un remords comme on se débarrasse d'une vieille chaussette, elle avait épousé le millionnaire Hatayanagi.

Non seulement ce dernier était bien plus âgé qu'elle et doté d'un physique ingrat, mais c'était en plus un véritable scélérat qui ne songeait qu'à tirer des plans frauduleux pour gagner de l'argent. Cependant, Shizuko aimait quand même Hatayanagi, et elle aimait bien plus encore la fortune qu'il amassait.

L'escroc avait beau bénéficier d'une chance démoniaque, l'heure du châtiment finit par sonner. L'une de ses combines tourna mal, et poursuivit pour un effroyable crime, il fut comme de juste arrêté.

Tandis que Shizuko et Shigeru passaient une interminable année dans l'ombre et la solitude, Hatayanagi, qui était tombé malade durant son incarcération, finit par s'éteindre dans l'infirmierie de la prison.

Bien que ni Shizuko ni son défunt mari ne possédaient de famille suffisamment proche pour revendiquer une part de l'héritage, attirés par la jeune et jolie veuve et sa prodigieuse fortune, les prétendants ne tardèrent pas à faire leur apparition, se succédant en un véritable cortège. Excédée par ces importuns, écœurée par ces multiples demandes en mariage motivées uniquement par l'argent, Shizuko, laissant Shigeru aux bons soins de sa gentille nourrice, était finalement partie se détendre dans une cure thermale, seule et sous un nom d'emprunt.

Là, elle avait fait la connaissance de Mitani, descendu dans la même auberge, et sans avoir la moindre idée de son identité, le jeune homme était tombé éperdument amoureux d'elle. Si cela déjà n'avait pas été pour lui déplaire, après avoir admiré le comportement héroïque de Mitani lors du duel au poison, il n'était guère étonnant que Shizuko elle-même ait commencé à l'aimer en retour.

« Tu comprends à présent quelle mauvaise femme je suis ? lança Shizuko avec un pauvre sourire à la fin de sa longue confession, les joues légèrement empourprées. Cupide, inconstante, vénale.....

– Et ton premier amour, cet amant pauvre, quel genre d'homme était-ce ? Tu ne l'as tout de même pas complètement oublié. »

Le ton sur lequel Mitani posa cette question recevait quelque chose de troublant, un tantinet difficile à décrire.

« Cet homme m'a dupée, décréta Shizuko. Au début il m'abreuvait de belles paroles, me promettant qu'il allait faire mon bonheur, mais c'était faux, il ne faisait rien pour me rendre heureuse. Non seulement il était pauvre, mais il avait une nature répugnante, malsaine à donner froid dans le dos. Pourtant il m'aimait, c'est certain, mais plus il m'aimait et plus ça m'inspirait de l'aversion, je n'y pouvais rien.

– Qu'est devenu cet homme ? Où se trouve-t-il à présent ? Je suppose que tu n'en sais rien.

– En effet. C'est une histoire vieille de huit ans. En outre, je n'étais encore qu'une enfant à l'époque. »

Se levant sans mot dire, Mitani marcha jusqu'à la fenêtre et se mit à regarder dehors.

« En somme, c'est toi qui l'a abandonné ? conclut-il d'une voix sans timbre tout en continuant de promener les yeux sur le paysage extérieur.

– Oh, pourquoi dis-tu une chose pareille ? s'exclama Shizuko avec stupeur. Si je t'ai raconté tout ça, c'est uniquement parce qu'il m'était devenu pénible de te cacher ma véritable situation. Je trouvais tellement horrible de continuer à te fréquenter alors que je ne suis que l'épouse d'un criminel mort en prison, et en plus affublée d'un enfant.

– Et tu t'imagines qu'au point où nous en sommes, tes aveux pourraient nous séparer ? »

À dire vrai, c'est justement parce qu'elle était convaincue de ne plus pouvoir se passer de Mitani que Shizuko s'était résolue à lui confier son histoire. Lui-même devait l'avoir compris.

Se levant à son tour, elle vint se poster à côté du jeune homme et regarda par la fenêtre. Sur la magnifique pelouse où les rayons orangés du soleil couchant étiraient sans fin l'ombre des arbres, on voyait le petit Shigeru, qui s'était discrètement éclipsé du salon, jouer avec son cher Sigma, un chien qui faisait au moins deux fois sa taille.

« Ni toi, ni ton enfant n'avez commis le moindre crime. Ce n'est pas cela qui changera mes sentiments pour toi. En revanche, ta fortune me terrifie. Car moi aussi je ne suis qu'un petit étudiant pauvre, exactement comme ton premier amant.

– Allons..... »

Shizuko posa une main sur l'épaule de Mitani, et tandis qu'elle contemplait son visage, si proche que leurs joues se touchaient presque, elle le gratifia d'un sourire magnifique, qui exprimait de manière éloquente son soulagement.

À cet instant précis, une musique un peu vulgaire jouée par une flûte et un tambour s'éleva de l'autre côté du mur de la villa.

Sigma fut le premier à remarquer ce bruit. Dressant les oreilles, il se mit à regarder dans la direction d'où il provenait, l'air vaguement inquiet. L'attitude de son chien incita le petit Shigeru à se mettre lui aussi à l'écoute.

La musique ne s'était pas plus tôt éteinte aux environs du portail qu'on commença à entendre faiblement la voix éraillée d'un crieur de rue. Mitani et Shizuko virent Shigeru se mettre subitement à courir en direction de la porte en fer

forgé. Escortant son petit maître, Sigma galopait lui aussi, tantôt derrière lui, tantôt le précédant.

De l'autre côté du portail, un homme-orchestre d'allure vraiment cocasse criait à tue-tête des slogans publicitaires pour une marque de gâteaux. Une boîte était posée sur le tambour qui pendait à sa poitrine, boîte dans laquelle s'alignaient des échantillons de friandises. L'homme portait un costume d'Harlequin de style moitié-japonais moitié-occidental, composé de carrés de mousseline teints selon le procédé *yûzen*⁷ cousus pêle-mêle ensembles. Sa tête était entièrement recouverte d'une tête de clown en papier-mâché au moins deux fois plus grosse que celle d'un humain ordinaire, dont la bouche semblable à une grotte noire laissait s'échapper la voix étouffée et rauque.

Peut-être à cause du déguisement qui lui enserrait complètement la tête, la voix de l'homme-orchestre paraissait étrangement nasillarde, comme celle d'un phonographe bon marché, au point qu'on ne comprenait pratiquement rien de ce qu'il disait. Mais au fond, cela n'avait que peu d'importance. Attiré par sa rengaine amusante semblable à une chanson et surtout par son aspect peu commun, Shigeru traversa le portail en cou-

rant et s'approcha instinctivement de l'homme-orchestre.

« Tiens, petit, je t'offre ce gâteau. Vas-y, sers-toi. Ils sont tellement délicieux qu'on en mangerait à s'en exploser les joues ! »

Tout en secouant son visage de papier mâché de manière clownesque, l'homme tendit la boîte d'échantillon posée sur son tambour. Songeant que cet homme devait être une sorte de gentil tonton tout comme le Père Noël, Shigeru accepta un gâteau avec joie, et bien qu'il n'eût pas spécialement faim, mû par la curiosité, il le porta aussitôt à sa bouche.

« C'est bon, pas vrai ? Allez, maintenant Tonton va te jouer une chanson super-amusante en frappant le tambour et soufflant dans la flûte. »

Trililili, boum boum. L'énorme face de clown se mit à tourner sur ses épaules. Le costume d'Harlequin en mousseline *yûzen* se lança dans une danse burlesque, sautillant comme une marionnette. Et tout en dansant, l'homme-orchestre s'éloignait petit à petit du portail de la résidence Hatayanagi. Hypnotisé par la rareté du spectacle, Shigeru le suivait distraitement pas à pas, tel un somnambule.

L'homme-orchestre qui dansait, l'adorable petit garçon en costume occidental, et pour finir Sigma le chien de la taille d'un veau. Ce bien étrange cortège arpentait les rues du quartier résidentiel désert, de plus en plus loin, de plus en plus loin.

Et pendant tout ce temps, ignorant ce qui était en train de se produire, Shizuko se tenait dans le salon. La musique de l'homme-orchestre s'éloigna peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin on ne l'entendît plus du tout ; pourtant, le temps avait beau s'écouler, Shigeru ne revenait toujours pas, ce qui inquiéta subitement la jeune femme. Appelant une servante, elle lui demanda d'aller le chercher devant le portail. Lorsque celle-ci revint en expliquant qu'elle n'avait pas trouvé la moindre trace non seulement de Shigeru mais même de Sigma, tout le monde fut saisi d'un sombre pressentiment.

Aussi pâles les uns que les autres, Shizuko, Mitani et tous les domestiques fouillèrent la résidence dans ses moindres recoins, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais il fallut se rendre à l'évidence, Shigeru était introuvable. Sur ces entre-faites rentra Onami, la nourrice de l'enfant qui avait dû s'absenter, ce qui donna lieu à une scène dramatique : elle ne cessait de sangloter en de-

mandant pardon, désolée de ce qui s'était passé durant son absence.

Si personne ne vint à soupçonner que l'homme-orchestre avait emmené l'enfant, ce dernier étant demeuré introuvable en dépit des recherches acharnées, tout le monde tomba en revanche d'accord sur le fait qu'il s'agissait peut-être d'un enlèvement. Tandis qu'ils hésitaient sur la marche à suivre – Prévenir immédiatement la police ? Essayer d'attendre encore un peu ? – le temps s'écoulait inexorablement.

Bientôt, le jour déclina, et au fur et à mesure que les rues au-dehors s'assombrissaient, leur inquiétude ne faisait que croître. Rien que d'imaginer la pathétique petite silhouette de Shigeru errant dans des ténèbres insondables en criant son nom, Shizuko ne tenait plus en place, comme si elle entendait sa voix éplorée.

Peu de temps après, alors que la maisonnée s'était à nouveau réunie dans le salon et échangeait des regards lourds d'inquiétude, un étudiant au pair surgit brusquement dans la pièce, livide, et se mit à courir en direction de Shizuko.

« Pas de doute, c'est bien un enlèvement ! lança-t-il. Sigma est rentré. Vous voyez ses nombreuses

blessures ? Avec quelle loyauté il s'est battu pour le jeune maître ! »

Quand ils regardèrent vers la porte ouverte qu'indiquait l'étudiant, ils virent que Sigma était étendu sans force sur le sol et gémissait tristement, son corps de la taille de celui d'un veau entièrement teinté de rouge. Il respirait de manière précipitée, sa langue pendait, ses yeux parfois se révulsaient. En plusieurs endroits de son corps béaient d'atroces blessures.

À l'instant où Shizuko découvrit la chose rouge couchée dans le couloir, elle fut sur le point de perdre connaissance rien que d'imaginer que quelque part en un lieu éloigné, son enfant innocent subissait peut-être le même sort. Elle se reprit de justesse mais elle avait beau faire, son esprit refusait d'entendre raison : à la silhouette sangui-nolente aux halètements douloureux de Sigma ne cessait de se superposer l'image de Shigeru qui se tordait sur le sol dans son agonie.

À la résidence Hatayanagi travaillait un vieil homme nommé Saitô qui faisait en gros office de majordome ; comme par un coup ironique du sort ce dernier était absent, ce fut Mitani qui se chargea à sa place de téléphoner à la police et leur demanda de rechercher Shigeru après leur avoir expliqué la

situation. On lui répondit que des agents en service allaient immédiatement se rendre à la villa, mais à peine venait-il de raccrocher le téléphone une fois cette formalité accomplie que sa sonnerie stridente retentit soudain. Comme il se trouvait encore devant le meuble où était posé l'appareil, Mitani porta à nouveau le combiné à son oreille, et alors qu'il répondait quelques mots, son visage devint tout pâle.

« Qui est-ce ? D'où provient l'appel ? » demanda Shizuko, haletant sous l'effet de l'angoisse.

Bouchant d'une main le récepteur, Mitani se retourna vers elle mais hésita, comme s'il lui était extrêmement difficile de parler.

« Quelque chose d'alarmant s'est produit ? Ne t'inquiète pas pour moi, parle vite ! le pressa Shizuko.

– Je suis sûr d'avoir déjà entendu cette voix, ce n'est pas une imitation. C'est bien ton enfant lui-même qui est à l'appareil. Mais.....

– Hein, qu'est-ce que tu dis ? L'appel provient de Shigeru ? Ce n'est pas possible, il ne sait pas encore composer correctement un numéro..... Laisse-moi écouter. Personne ne connaît sa voix mieux que moi. »

Sur ces mots, Shizuko se rua sur le téléphone et arracha le récepteur des mains de Mitani qui hésitait encore.

« Allo, c'est moi, tu m'entends ? C'est Maman ! Est-ce que c'est bien toi, Shigeru ? Où es-tu ?

– Je sais pas où je suis. Je sais pas. Et à côté de moi, y a un monsieur que je connais pas, qui me fait les gros yeux en disant que je ne dois rien d... »

La voix s'arrêta net. Le monsieur effrayant dont parlait Shigeru avait dû plaquer subitement une main sur la bouche du petit garçon.

« Mon dieu, c'est vraiment mon fils ! Shigeru ! Shigeru ! Allez, parle vite, c'est Maman ! C'est ta maman à l'appareil ! »

Tandis qu'elle s'adressait patiemment à lui à travers le combiné, au bout d'un petit moment, la voix mal assurée de Shigeru se fit à nouveau entendre.

« Maman – rachète-moi – s'il te plaît. Je serai – après-demain – à minuit – derrière la bibliothèque – du parc de Ueno. »

– Eh, mais qu'est-ce que tu racontes ? Je vois, il y a un méchant homme à côté de toi et c'est lui qui te fait dire tout ça. Shigeru, dis-moi seulement une

chose, juste une seule chose : quel est l'endroit où tu te trouves à présent ? Allons, où es-tu ? »

Mais ignorant la requête de Shizuko comme s'il était devenu sourd, le petit garçon prononça des paroles terribles qu'on ne se serait jamais attendu à entendre dans la bouche d'un enfant :

« Si tu apportes là-bas – cent mille yens⁸ – en billets de banque – je pourrai rentrer – à la maison. Cent mille yens en billets. Il faut – que ce soit Maman – qui les apporte – et personne d'autre.

– D'accord, j'ai bien compris. Ne t'inquiète pas, Shigeru, je te promets de te sauver.

– Si tu préviens – la police – je tuerai – ton enfant. »

Quelles paroles terribles on lui faisait prononcer-là ! Car ce « ton enfant » que s'appliquait à répéter le petit garçon, ne désignait-il pas Shigeru lui-même ?

« Allez – donne-moi – ta réponse – Si tu ne réponds pas – cet enfant passera – un sale quart d'heure. »

Ces mots n'avaient pas plus tôt été proférés que des vagissements se firent entendre.

CHAPITRE 4 : UNE PASSION DIABOLIQUE

Quelle cruauté, quelle barbarie dans ces actes ! S'il n'était pas rare d'entendre parler de crimes où des petits garçons et des petites filles avaient été enlevés dans le but de réclamer une rançon, faire prononcer les paroles de menace à la victime-même du kidnapping puis faire entendre ses cris déchirants à sa mère pour lui transpercer le cœur relevait d'un concept démoniaque et sans précédent.

Mais Shizuko, plutôt que de songer à haïr ce procédé diabolique, était toute entière accaparée par la situation terrible dans laquelle se trouvait Shigeru, qui proférait au téléphone des menaces à donner froid dans le dos. Incapable de raisonner, elle se cramponnait au combiné, à moitié folle mais résolue à ne pas perdre une miette de ce que disait son interlocuteur.

« Shigeru, ne pleure pas. Maman fera tout ce que tu lui demandes. L'argent ne compte pas, j'accepte. Oui, dis à ce monsieur qui se trouve près de toi que je suis d'accord, mais en échange, il devra absolument me rendre Shigeru. Insiste bien là-dessus. »

En réponse à ces inquiétudes, la voix mal assurée de l'enfant résonna à travers le combiné, dépourvue d'émotion, comme s'il récitait des paroles apprises par cœur :

« En ce qui me concerne – je tiendrai parole – Mais si toi – tu manques – ne serait-ce qu'à un seul – de tes engagements – je tuerai – Shigeru. »

La communication fut ensuite coupée tandis qu'on raccrochait bruyamment le téléphone.

Shigeru avait beau n'avoir que six ans, nul doute qu'il avait parfaitement compris le caractère terrible des mots qu'il prononçait. Rien que d'imaginer de quelles violentes menaces le démon avait dû user pour parvenir à les lui faire répéter de ce ton impassible, il y avait de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Alors que toute la maisonnée – la nourrice Onami, les servantes, et bien sûr Mitani – était en train de reconforter Shizuko qui s'était effondrée en larmes devant le téléphone, l'adjoint du chef de la police judiciaire dépêché par le commissariat de la juridiction de Kôjimachi arriva enfin, accompagné d'un policier en civil.

« Nous allons user d'un vieux truc, déclara l'inspecteur-adjoint comme si de rien n'était.

Inutile de préparer de l'argent, vous vous rendrez au lieu du rendez-vous en apportant par exemple un colis contenant du papier journal. Ensuite, vous échangerez ce paquet contre l'enfant. Après, ce sera à la police de jouer et nous ferons en sorte que tout se passe pour le mieux. Bien sûr, nous arrêterons le criminel. Seulement, comme il risque de se méfier et de nous échapper si nous nous rendons sur les lieux dès le départ, il va falloir que vous donniez le change en faisant semblant d'être seule en apportant l'argent, comme si vous aviez respecté sa première exigence et n'aviez pas fait appel à la police. J'ai déjà été confronté à plusieurs affaires de ce genre, et chaque fois j'ai réussi à capturer le criminel en l'attirant selon ce procédé.

– Mais le criminel va sans doute vérifier sur le champ si l'argent est bien là. Que se passera-t-il s'il découvre qu'on l'a dupé ? Ne croyez-vous pas qu'il risque de s'en prendre à l'enfant ? demanda Mitani d'un air inquiet.

– Nous serons là, répondit aussitôt l'inspecteur dans un sourire. Plusieurs policiers seront cachés dans les environs, et en cas d'imprévu, ils jailliront de tous côtés et saucissonneront le criminel avant qu'il n'ait eu le temps de dire ouf. En outre, n'oubliez pas que l'enfant représente pour lui une

marchandise précieuse. Même si notre plan échouait, il est donc impossible qu'il lui fasse du mal. Mais quand même, la demande de rançon est vraiment un crime démodé issu d'un autre âge. Pour se lancer dans une activité pareille de nos jours, ce bandit doit être le dernier des crétins. Surtout que jusqu'ici, on peut dire que les exemples de réussite sont quasi-inexistants. »

En fin de compte, il fut décidé que la nuit-même, sept ou huit policiers en civil iraient se cacher à l'avance dans les ombres du bois situé près du lieu du rendez-vous, tandis que Shizuko, seule en apparence, viendrait récupérer Shigeru. Néanmoins, terriblement inquiet pour la sécurité de Shizuko, Mitani fit en plus une proposition originale :

« Shizuko, prête-moi ton kimono. Je prendrai ton apparence et c'est moi qui irai là-bas. Lors des pièces de théâtre scolaire, j'ai interprété plusieurs fois des rôles de femme. J'arriverai aussi à me procurer facilement une perruque. Le rendez-vous a lieu dans un bois en pleine obscurité, je parviendrai sans problème à donner le change au criminel. Sans compter que si c'est moi qui y vais, au besoin, je pourrai récupérer Shigeru par la force. Laisse-moi mettre mon idée en pratique. J'ai le pressen-

timent que c'est vraiment trop dangereux pour toi d'aller là-bas. »

Si les oppositions fusèrent, chacun lui assurant qu'il n'avait pas besoin d'en faire autant, le souhait ardent de Mitani fut finalement exaucé et l'on convint qu'il servirait de doublure à Shizuko.

C'est ainsi que la nuit venue, son visage imberbe maquillé avec soin, coiffé d'une perruque et vêtu du kimono de Shizuko, Mitani se déguisa en femme pour la première fois depuis les pièces de théâtre qu'il jouait étudiant. Non seulement il paraissait galvanisé par cette étrange aventure, mais sa métamorphose elle-même avait l'air de susciter chez lui un vif intérêt. Comme on pouvait s'y attendre vu qu'il l'avait personnellement proposé, son travestissement était parfait, il ressemblait à s'y méprendre à une femme.

« Je te promets que je ramènerai Shigeru. Sois tranquille et attends-moi. »

C'est avec ces mots que Mitani s'efforça de réconforter Shizuko au moment de son départ, mais qui aurait pu prévoir que cet instant où ils se dévisagèrent, femmes l'un et l'autre, amorcerait le début d'une longue séparation ?...

Revêtu de son déguisement, Mitani descendit de voiture au pied de la montagne et traversa le flanc

boisé ; quand il parvint dans l'obscurité qui régnait derrière la bibliothèque, minuit, heure du rendez-vous, était sur le point de sonner. Bien que le poste de police ne se trouvât pas très loin et qu'il pouvait même apercevoir le quartier résidentiel de Sakuragi, le coin où il se tenait se trouvait bizarrement plongé dans d'épaisses ténèbres, au point de lui donner l'impression d'avoir pénétré au cœur d'une forêt profonde. Où les policiers s'étaient-ils dissimulés ? – ils faisaient vraiment honneur à leur profession, car Mitani avait beau savoir qu'ils étaient là, lui-même ne parvenait pas à déceler le moindre signe de leur présence.

Pendant un moment, il demeura debout dans les ténèbres, l'esprit concentré sur tout ce qui l'entourait ; c'est alors que deux silhouettes noires aux contours incertains, une grande et une petite, s'approchèrent dans un bruit d'herbe piétinée. La petite était incontestablement celle d'un enfant. Le ravisseur avait visiblement tenu parole et amené Shigeru.

« Vous êtes la mère de Shigeru ? » appela l'ombre noire dans un murmure.

– Oui, répondit Mitani d'une petite voix qu'il s'efforçait de rendre féminine.

– Vous n’avez pas oublié d’apporter ce qui était promis, j’espère ?

– Non.

– Alors, filez-le moi.

– Euh, est-ce bien Shigeru qui se trouve avec vous ? Shigeru, viens par ici.

– Eh là, pas question. Seulement en échange de ce que vous savez. Allez, faites vite. »

Au fur et à mesure que ses yeux s’habituèrent à l’obscurité, le jeune homme parvint à distinguer vaguement son interlocuteur. L’homme portait un court manteau d’hiver japonais et le caleçon long moulant assorti, il avait enveloppé son visage dans une étoffe noire. Le mignon costume occidental que portait l’enfant montrait indubitablement qu’il s’agissait de Shigeru. Ce dernier avait dû recevoir une correction sévère, car il ne dit mot même en apercevant la silhouette de sa mère et se faisait tout petit tandis que son ravisseur le tenait par l’épaule.

« Voici la somme convenue : cent mille yens en dix liasses de dix-mille yens. »

Mitani tendit un volumineux paquet enveloppé de papier journal. Il s’agissait vraiment d’une somme énorme, et le fait de la remettre avec tant

d'indifférence, même pour sauver son enfant chéri, devait paraître quelque peu étrange. L'homme allait-il accepter le paquet avec confiance ?

Mais de con côté, le criminel avait l'air quelque peu affolé, car une fois le colis en mains, sans même prendre la peine de vérifier son contenu, il abandonna l'enfant et s'enfuit subitement vers les ténèbres.

« Shigeru, c'est Tonton. Je suis venu te chercher à la place de ta maman. »

Mitani n'eut pas plus tôt attiré le petit garçon à lui en lui murmurant ces mots qu'on entendit un curieux hurlement depuis la direction où s'était sauvé le bandit, accompagné de bruits sourds, comme si l'on cognait quelque chose contre le tronc d'un arbre.

« Je l'ai eu ! Je l'ai attrapé ! »

En un tournemain, l'un des policiers dissimulé dans l'ombre des arbres avait capturé le coquin. Des « Wah ! » retentirent aussitôt de tous côtés, bientôt suivis de bruits de course. Les policiers embusqués se ruèrent comme un seul homme vers l'endroit où se trouvait leur collègue.

Cette capture avait été beaucoup trop facile.

La troupe de policiers ligota le criminel et afin de voir son visage, ils l'entraînèrent sous un réverbère qui se dressait pas très loin de là. Tirant le garçonnet par la main, Mitani les suivit lui aussi, mais à peine eut-il aperçu le visage de l'enfant à la faveur de la lumière électrique que pour une raison inconnue, un cri étrange lui échappa.

Mes chers lecteurs, comme vous l'avez probablement déjà deviné, le petit garçon qu'avait récupéré Mitani n'était qu'un leurre qui ne ressemblait en rien à Shigeru. Un enfant inconnu, qu'on avait affublé des vêtements occidentaux de l'enfant kidnappé.

Mais bien que ce Shigeru-là ne fût pas le bon, le criminel lui-même avait été attrapé. L'enfant pourrait donc être récupéré n'importe quand.

Entraînant avec lui le garçonnet inconnu, Mitani se rapprocha de l'escouade de policiers qui encerclait le bandit. Il réalisa alors que quelque chose clochait apparemment aussi de ce côté-là.

« Eeh, j'ai rien à voir avec le crime dont vous m'parlez. Un type m'a tourné la tête avec mille yens et j'ai fait que suivre ses instructions. Je sais absolument rien. »

L'homme, à qui on avait ôté son masque, ne cessait de se répandre en excuses.

« Je connais ce type, confirma l'un des policiers. C'est le sans-logis qui campe dans cette montagne, un novice dans la profession "mendiant père de famille". Et ce garçon qu'on a habillé des vêtements occidentaux de la victime, c'est bien le même qui lui sert d'acolyte.

– Ainsi, dès que tu aurais reçu l'argent en échange du faux otage, il était convenu que tu le rapportes à l'homme qui t'a engagé et qui t'attend dissimulé quelque part, gronda un autre policier tout en jetant au mendiant un regard peu amène.

– Mais non, non, jamais il n'a été question d'argent ! On m'a seulement dit qu'une femme allait apporter un paquet carré, je devais le prendre puis l'abandonner quelque part.

– Oh, voilà qui est curieux. Ça signifie que le criminel savait parfaitement que le paquet ne contiendrait que des journaux. »

La situation avait évolué de manière étrange, comme si un lutin malicieux s'était joué d'eux tous.

« Tu te souviens sûrement de son visage. De quoi il avait l'air ? demanda un autre policier.

– Je n'sais pas. Il portait de grandes lunettes noires et un masque, et quand il me parlait, c'était

toujours en levant la manche de son manteau devant son visage..... »

Ah, cette description ! Elle rappellera certainement aux lecteurs un certain personnage.

« Hum, il portait un *inverness* ?

– Ouai', et c'était un manteau tout neuf et de bonne qualité.

– Quel âge avait-il ?

– Je pourrais pas dire exactement, c'était un vieux bonhomme qu'avait dans les soixante ans. »

Faute de mieux, les policiers emmenèrent au commissariat le mendiant « père de famille », où ils le soumirent à un interrogatoire encore plus serré, néanmoins l'homme ne savait rien de plus que ce qu'il leur avait appris dans le parc de Ueno.

Quant à Mitani, qui s'était lancé dans cette aventure la bouche en cœur en allant jusqu'à se déguiser en femme pour l'occasion, il se retrouvait d'un coup dans une situation qui le mettait fichtrement mal à l'aise. Prenant brièvement congé des policiers, il s'engouffra dans un taxi en maraude et s'en retourna à la résidence Hatayanagi.

Une nouvelle affaire surprenante l'attendait cependant à son retour.

« Madame est sortie tout à l'heure suite à votre message, lui annonça l'étudiant au pair.

– Mon message ? Je ne me souviens pas lui avoir écrit quoi que ce soit. Montrez-moi cette lettre, si vous l'avez encore ! » cria Mitani, le cœur défaillant sous l'effet d'une angoisse sans nom.

La lettre que lui tendit l'étudiant était glissée dans une enveloppe banale, sans aucun signe distinctif ; quant au papier, il était tout ce qu'il y a de plus commun lui aussi, et l'on y avait tracé les mots suivants, en imitant habilement l'écriture de Mitani :

Shizuko,

Je te prie de monter dans cette voiture et de venir immédiatement. Shigeru a été blessé et vient d'être transporté à l'hôpital.

Fais vite.

De Ueno, Hôpital Kitagawa,

Mitani

À peine eut-il lu ces mots que le visage devenu exsangue, le jeune homme se jeta brusquement dans la pièce contiguë au vestibule qui renfermait le téléphone et appela en toute hâte le commissariat de police.

Si l'Hôpital Kitagawa désigné dans la lettre existait bel et bien, c'était l'évidence-même que Shizuko ne s'était pas rendue là-bas. Où donc avait été emmenée la malheureuse, et quel odieux traitement lui faisait-on subir en cet instant ?

Plongée dans un état second suite au choc que lui avait causée la lettre contrefaite, Shizuko ne prêta pas le moins du monde attention au parcours qu'empruntait l'automobile dans laquelle elle était montée. Lorsque le véhicule s'arrêta et qu'elle en descendit, elle se retrouva dans un quartier extrêmement isolé où elle ne se souvenait pas avoir mis les pieds auparavant, dont aucun bâtiment ne ressemblait peu ou prou à un hôpital.

« Chauffeur, êtes-vous sûr de ne pas vous être trompé d'endroit ? Où est donc cet hôpital ? »

Quand Shizuko stupéfaite posa enfin cette question, le chauffeur et son assistant étaient déjà descendus de voiture, et postés à sa droite et à sa gauche, ils lui tenaient chacun le bras.

« Un hôpital ? Vous devez faire erreur. Votre fils se trouve dans cette maison. »

Tout en proférant le plus naturellement du monde ce mensonge gros comme le poing, le chauffeur entraîna rapidement la jeune femme.

Après avoir passé un petit portail et une porte à claire-voie obscure, ils parvinrent dans ce qui ressemblait à un vestibule japonais. Ils traversèrent ensuite deux ou trois pièces dépourvues de lumière, et après avoir descendu un curieux escalier, ils débouchèrent finalement dans une pièce exiguë et humide qui puait la vieille terre. Comme elle n'avait pour tout éclairage que la faible lueur d'une petite lanterne, on ne pouvait distinguer clairement l'intérieur, mais avec ses murs de béton dépourvus de colonne ou de tout autre ornement et son sol recouvert d'une mince natte d'un brun rougeâtre, cette pièce évoquait une cellule souterraine.

Ces événements s'étaient déroulés si vite que Shizuko n'avait pas même eu le temps de songer à crier pour appeler à l'aide.

« Et Shigeru ? Où est mon enfant ? »

Tout en pressentant qu'on l'avait dupée, la jeune femme ne parvenait toujours pas à se résigner et continuait à poser de vaines questions.

« Vous pourrez très bientôt rencontrer votre fils. Gardez le silence et patientez un petit moment. »

Et sur ces mots lâchés d'un ton plein de morgue, les chauffeurs quittèrent la pièce. La so-

l'ide porte se referma dans un grincement, puis résonna le cliquetis d'une clé qu'on tournait dans la serrure.

« Eh, mais que comptez-vous faire de moi ? » cria Shizuko en se ruant vers la porte.

Trop tard hélas. Elle eut beau pousser et frapper de toutes ses forces, l'épaisse porte en bois ne daigna pas bouger d'un pouce.

Elle finit par s'effondrer sur la natte dure et froide, et tandis qu'elle demeurait là, immobile, l'air mordant de la nuit ne tarda pas à l'assaillir, le silence se fit oppressant, indescriptible comme celui d'une cave souterraine – ou celui d'un tombeau. Au fur et à mesure que Shizuko retrouvait son calme, elle prit clairement conscience de l'horreur de la situation dans laquelle elle se trouvait. Toute entière préoccupée de Shigeru, elle n'avait guère eut le loisir de prêter attention au danger qui pouvait la guetter, mais tout de même, comment avait-elle pu se laisser entraîner si facilement dans un endroit pareil ? Après coup, cela ne laissait pas de l'intriguer.

Revenant soudain à la réalité, elle tendit l'oreille : de quelque part dans les étages supérieurs, lui parvenait les pleurs d'un enfant. Des pleurs qui résonnaient tristement dans le silence

oppressant de la nuit et lui arrivaient étouffés, s'interrompant pour reprendre peu après. Un très jeune enfant était visiblement en train de recevoir une correction. Comment aurait-elle pu ne pas reconnaître la voix de son fils bien-aimé ? Ces sanglots étaient sans aucun doute possible ceux de Shigeru. Si cela n'avait pas été le cas, ils ne lui auraient pas aussi cruellement déchiré le cœur.

« Shigeru ! Shigeru, c'est bien toi n'est-ce pas ? cria instinctivement Shizuko d'une voix forte, n'y tenant plus. Shigeru, répond-moi ! Ta maman est là ! »

Cette voix hystérique qui ne cessait de hurler, toute honte bue, était-elle finalement parvenue jusqu'à son destinataire ? – durant un instant, les pleurs cessèrent subitement ; pour faire bientôt place à des hurlements déchirants d'un ton nettement plus aigu, et qui ressemblaient fort à : « Maman ! Maman ! ». Mêlé à ces cris claquait un curieux bruit sec. Ah, le pauvre ! L'enfant recevait le fouet !

Mais pendant ce temps, quelque chose de bien plus terrifiant encore pour Shizuko que les vagissements de Shigeru s'approchait furtivement de sa personne.

Une petite ouverture était ménagée dans la partie supérieure de la porte par laquelle les chauffeurs étaient sortis, dont le volet s'ouvrait à présent doucement.

Comme les sanglots douloureux de l'enfant s'étaient un peu apaisés, tandis que sa concentration monopolisée par le plafond se relâchait, les yeux de Shizuko furent attirés par le changement curieux qui s'opérait sur la porte. Tétanisée, elle riva son regard sur le guichet qui s'ouvrait lentement, lentement. À la surface de la porte qu'éclairait faiblement la lueur brun-rougeâtre de la lanterne, une fente noire se forma semblable à un fil, qui prit peu à peu l'aspect d'une demi-lune, pour finir par former un trou béant et d'une obscurité abyssale.

Quelqu'un était venu l'épier.

« Emmenez-moi auprès de Shigeru, et je vous en prie, ne le frappez plus. En échange, vous pourrez faire tout ce que vous voulez de moi, ça m'est égal ! cria Shizuko avec ardeur.

– Vraiment ? Quoi qu'on vous fasse, ça vous sera égal ? répondit une voix derrière la porte, et peut-être à cause de l'épaisseur du bois, celle-ci paraissait atrocement étouffée, quasiment incompréhensible. Le ton sur lequel elle s'exprimait était

sinistre à vous glacer les sangs, au point que Shizuko éprouva des difficultés à articuler une réponse.

– Si vous êtes prête à aller jusque-là, il n'est pas impossible que je vous laisse rencontrer Shigeru, à condition bien sûr que ce que vous venez de dire ne soit pas que mensonges. »

À peine l'individu eut-il proféré ces mots de sa voix qui les rendait extrêmement difficiles à saisir qu'un visage apparut à travers l'ouverture arrondie. Shizuko ne l'eut pas plus tôt aperçu que saisie d'une peur incontrôlable, elle poussa un cri strident à mi-chemin entre le hurlement et le sanglot et se recroquevilla sur elle-même, les yeux cachés derrière la manche de son kimono.

Car voilà que l'apparition d'une horreur indicible qu'elle avait jadis entrevue aux sources chaudes de Shiobara se manifestait à nouveau devant elle. Ce monstre d'une laideur tellement sinistre qu'il semblait ne pas appartenir à ce monde, avec sa face hideusement crispée, le trou rouge de son nez manquant, sa bouche sans lèvres dont pointaient de longues dents aux gencives à nu.

Bientôt, alors que la jeune femme était toujours recroquevillée sur le sol, elle sentit un cou-

rant d'air frais effleurer sa peau à travers l'échancrure de son kimono. La porte avait sans doute été ouverte.

Rien que de songer que l'individu était en train de s'approcher d'elle, pas après pas, Shizuko éprouva une frayeur atroce. Hélas, même si elle avait voulu fuir, son corps était comme paralysé. Non seulement elle aurait été bien incapable de se remettre debout, mais elle ne parvenait même pas à simplement relever la tête. Elle avait l'impression de naviguer en plein cauchemar.

Bien que Shizuko ne le vît pas, l'être qui avait ouvert la porte et pénétré dans la pièce était un curieux personnage vêtu de ce qui ressemblait à un manteau noir, qui dissimulait non seulement son corps mais également son visage. D'après les plis du vêtement et la peau qu'on apercevait parfois furtivement à travers ses fentes, l'homme ne portait manifestement que ce manteau dont il s'était drapé à même sa peau nue.

Se courbant au-dessus de Shizuko comme s'il voulait l'écraser, il prononça de sa voix toujours aussi indistincte :

« Permettez-moi de vérifier tout de suite si vous dites la vérité ou si vos paroles ne sont que mensonges. »

Ce disant, il tapota légèrement le dos de Shizuko, mais au même instant, son poignet gauche effleura la joue de la jeune femme. Au contact de cette peau dure et froide comme de la porcelaine, Shizuko éprouva une telle peur que son cœur faillit s'arrêter de battre dans sa poitrine.

« Qui êtes-vous donc ? cria-t-elle d'une voix fêlée, levant enfin un visage désespéré. Pour quelle raison vous acharnez-vous ainsi sur nous ? Dites-le moi ! »

Avait-on soufflé la lanterne sans qu'elle ne s'en soit aperçue ? La pièce se trouvait désormais plongée dans de profondes ténèbres. C'est à peine si Shizuko parvenait à deviner l'endroit où se trouvait le monstre grâce au bruit étrange que faisait sa respiration. Son adversaire se complaisait à garder un silence lugubre. Quelque chose de plus noir encore que la nuit se tortillait dans les ténèbres, elle pouvait sentir un souffle répugnant se rapprocher d'elle, lentement, lentement. Bientôt, une haleine brûlante effleura sa joue, des doigts rampèrent sur son épaule.....

« Qu'est-ce que vous faites ? »

Repoussant brutalement la main posée sur son épaule, Shizuko se releva d'un bond. Aussi intense

que soit sa peur, elle n'était plus une gamine. Hors de question qu'elle se laisse faire sans réagir.

« Vous fuyez ? Mais il n'y a aucune issue par laquelle vous pourriez vous sauver. Si vous essayiez de hurler, pour voir ? Seulement, cette cave se trouve sous la terre. Je doute que quelqu'un vienne à votre secours. »

Tout en prononçant ces mots d'un ton venimeux, la voix indistincte poursuivait la jeune femme en fuite. Tous deux se livrèrent alors à une tragique partie de cache-cache dans les ténèbres.

Trébuchant sur quelque chose, Shizuko s'effondra sur le sol. Le monstre se courba sur elle et tenta de l'emprisonner dans ses bras. Ne pouvant se voir ni l'un ni l'autre, ils luttèrent dans le noir en s'aidant uniquement du sens du toucher.

Rien que d'imaginer que ce visage sans lèvres semblable à une muqueuse rouge n'allait peut-être pas tarder à toucher sa joue, Shizuki ressentit une telle frayeur qu'elle fut sur le point de perdre connaissance.

« Au secours, au secours ! cria-t-elle d'une voix mourante tandis que l'autre la plaquait au sol.